

UNE INVITATION À PENSER AUTREMENT



ÉLISE & PAUL

Conversations autour de l'intuition,
de la raison et de ce que nous ne savons pas

*Un cercle ouvert
pour des pensées en mouvement*



Éditions du Grandala

*Une maison d'édition indépendante
au service d'une pensée vivante
et d'un monde plus conscient.*

PROLOGUE

Deux lectures, un espace entre elles



J'ai lu récemment deux livres d'auteurs encore peu connus — et pour cause, ils sont assez récents.

L'illusion de la certitude, d'Élise Marquant, et Le doute fertile, de Paul Marquand.

Élise Marquant et Paul Marquand sont nés la même année, en 1971. Un T les sépare d'un D. Le reste est peut-être affaire de point de vue.

Leurs points de vue m'ont intéressée. Parfois opposés. Parfois étrangement complémentaires. Et suffisamment proches pour que j'aie envie de les faire dialoguer.

Élise s'intéresse à notre besoin de certitude, à cette étrange propension que nous avons à remplir ce que nous ne savons pas, à construire des explications et à les confondre parfois avec le réel.

Paul explore le doute. Non pas celui qui empêche d'avancer, mais celui qui laisse suffisamment d'espace pour qu'une autre possibilité puisse encore apparaître.

J'ai essayé d'extraire de leurs deux livres quelques idées qui m'ont particulièrement accompagnée, sans réduire l'un à l'autre — et surtout sans chercher à déterminer lequel aurait raison.

Car quelque chose d'intéressant se produit lorsqu'on les fait dialoguer.

Paul doute parfois de ce qu'Élise pressent. Élise doute parfois des limites de ce que Paul croit pouvoir établir. Et peu à peu, la frontière elle-même devient moins évidente.

L'intuition n'appartient plus complètement à l'une. La raison n'appartient plus complètement à l'autre. Entre les deux demeure un espace ouvert.

C'est peut-être finalement cet espace qui m'a le plus intéressée.

Je fais donc circuler gracieusement ce petit fascicule. Faites-en ce que vous voulez. Peut-être y verrez-vous tout autre chose que moi.

Voici leur trace. À vous maintenant.

SOMMAIRE

- I** Je sais. Je crois. Je pressens. Je ne sais pas.
- II** Les flèches
- III** Le raccourci
- IV** Ce que nous ne savons pas n'est pas vide
- V** Le doute a deux visages
- VI** Ne pas coloniser l'expérience de l'autre
- VII** Une erreur n'invalide que ce qu'elle invalide
- VIII** L'auteur ne possède pas tout le sens de son œuvre
- IX** La source et ses frontières
- X** Déconstruire sans amplifier
- XI** Le cercle ouvert
- XII** Élise et Paul

Certaines questions ne demandent pas de réponse immédiate, mais une pensée plus grande.

Je sais. Je crois.

Je pressens. Je ne sais pas.

Élise — Il y a des choses que je sais sans savoir comment je les sais.

Paul — Comment sais-tu alors que tu les sais ?

Élise — Je ne le sais pas.

Paul — C'est embêtant.

Élise — Seulement si j'ai besoin d'avoir raison.

C'est peut-être par là qu'il faudrait commencer.

Nous mélangeons constamment des propositions qui n'ont pourtant pas le même statut.

Je sais. J'observe. Je suppose. Je ressens. Je pressens. Je crois. Je ne sais pas.

Aucune de ces phrases n'est inférieure aux autres. Mais elles ne disent pas la même chose.

Une intuition n'a pas besoin de devenir un fait pour avoir de la valeur. Un fait n'a pas besoin d'expliquer la totalité du réel pour être vrai. Et « je ne sais pas » n'est pas nécessairement un espace qu'il faudrait immédiatement remplir.

Paul — Donc nous pourrions commencer par ne pas appeler connaissance ce qui est une intuition.

Élise — Oui.

Paul — Nous sommes d'accord.

Élise — N'en profite pas.

Les flèches

A est vrai.

B est vrai.

C est vrai.

Nous regardons les trois et, presque spontanément, nous dessinons :

$$A \rightarrow B \rightarrow C$$

Mais les flèches sont-elles vraies ?

C'est peut-être l'une des fonctions les plus précieuses de la raison : non pas accumuler les faits, mais examiner les liens que nous établissons entre eux.

Nous sommes extraordinairement doués pour fabriquer de la causalité. Deux événements se suivent : l'un aurait provoqué l'autre. Une intuition rencontre un fait : le fait confirmerait l'intuition. Plusieurs éléments convergent : ils formeraient nécessairement une histoire.

Parfois oui. Parfois non.

Paul — Les faits peuvent être exacts et l'histoire que nous construisons avec eux entièrement fausse.

Élise — Et une histoire impossible à démontrer peut parfois contenir quelque chose de juste.

Paul — Comment le sais-tu ?

Élise — Je t'attendais.

Le raccourci

Une enfant fait un problème de mathématiques. Le professeur attend :

$$A \rightarrow B \rightarrow C \rightarrow D$$

Elle écrit directement :

$$A \rightarrow D$$

La réponse est juste. Elle ne sait pas expliquer comment elle y est arrivée. Le lendemain, elle recommence. Cette fois, la réponse est fausse.

Que faut-il lui apprendre ? À ne plus faire confiance à son intuition ? Ou à considérer que puisqu'elle avait raison hier, son intuition possède une forme de supériorité sur le raisonnement ?

Peut-être ni l'un ni l'autre.

On peut accueillir le raccourci : « Tu vois D. Très bien. Maintenant, revenons voir ce qui se passe entre A et D. »

L'intuition propose. La raison éprouve.

Et parfois, la raison découvre qu'elle ne sait toujours pas expliquer pourquoi l'intuition avait vu juste.

Élise — Tu vois bien que je peux arriver avant toi.

Paul — Oui. Mais tu arrives aussi parfois au mauvais endroit.

Élise — Toi aussi.

Silence.

Ce que nous ne savons pas n'est pas vide

Nous avons tendance à traiter l'inconnu comme une pièce manquante. Quelque chose devrait être là. Il faudrait trouver. Expliquer. Compléter. Réparer.

Et si nous regardions cet espace autrement ?

La faille n'est pas un manque à réparer.

Elle peut être un espace par lequel quelque chose d'autre peut advenir.

Un manque appelle son comblement. Un espace permet une apparition.

Cette différence est peut-être minuscule dans les mots. Elle change profondément notre rapport à l'inconnu.

Le doute a deux visages

Le doute peut ouvrir : « Je ne sais pas. Regardons. »

Mais il peut également fermer : « Puisque je ne peux pas le démontrer, cela n'existe probablement pas. »

Il peut même devenir paralysant : « Puisque je ne suis pas certain, je ne fais rien. »

La certitude possède la même ambivalence. Elle peut fermer : « Je sais. Il n'y a donc plus rien à regarder. » Mais elle peut également constituer un appui suffisamment solide pour permettre d'avancer.

Le problème n'est peut-être donc ni la certitude ni le doute.

Élise — Alors quelle est la question ?

Paul — Peut-être : qu'est-ce qui pourrait me faire changer d'avis ?

Élise — Pas mal.

Paul — Merci.

Élise — Et qu'est-ce qui pourrait te faire envisager quelque chose que tu ne sais pas encore mesurer ?

Paul ne répond pas immédiatement.

Ne pas coloniser l'expérience de l'autre

Quelqu'un vient avec un problème, une question, un objectif. Nous pensons comprendre. Parfois très vite.

Nous avons une expérience. Une expertise. Une intuition. Et parfois même une réponse. Mais à qui appartient-elle ?

Il existe une différence immense entre :

« Tu te sens mieux ? »

et

« Qu'est-ce qui se passe pour toi ? »

La première question contient déjà une direction. La seconde crée un espace.

L'autre peut alors répondre quelque chose que nous n'avions pas prévu. Peut-être même quelque chose qui contredit ce que nous pensions avoir compris.

Écouter, c'est peut-être laisser suffisamment de place pour que l'expérience de l'autre puisse encore nous surprendre.

Paul — Et si je vois clairement quelque chose que l'autre ne voit pas ?

Élise — Tu peux le voir.

Paul — Et ne rien dire ?

Élise — Je n'ai pas dit ça.

Paul — Alors ?

Élise — Commence peut-être par rencontrer la personne avant de rencontrer son problème.

Une erreur n'invalidé que ce qu'elle invalide

Une affirmation est fausse. Que devient tout ce qui l'entoure ?

Notre esprit adore les contaminations. Une donnée est fausse : tout le raisonnement serait faux. Une personne s'est trompée : elle ne serait plus crédible. Une théorie contient une erreur : tout ce qu'elle permet d'observer devrait être abandonné.

Mais l'erreur elle-même mérite davantage de précision.

Une erreur factuelle devrait invalider ce qu'elle invalide — et seulement ce qu'elle invalide.

Une expérience peut être réelle et son explication fausse. Une intuition peut être juste et sa justification mauvaise. Une proposition factuellement fausse peut même provoquer chez quelqu'un une pensée profondément juste.

Cela ne rend jamais le faux vrai.

Cela signifie simplement que vérité factuelle et fécondité d'une pensée ne sont pas exactement la même chose. Et inversement, une pensée féconde ne transforme pas ses prémisses en faits.

Élise — Tu vois que tu peux devenir dogmatique toi aussi.

Paul — Certainement.

Élise — Certainement ?

Paul — Probablement.

L'auteur ne possède pas tout le sens de son œuvre

Quelqu'un produit une image, un texte, une entreprise, une idée. Il connaît parfaitement son intention. Puis il met l'objet dans le monde.

Une première personne y voit quelque chose. Une deuxième autre chose. Une troisième lui renvoie une contradiction qu'il n'avait lui-même pas aperçue.

Et soudain l'auteur découvre quelque chose de sa propre création grâce à celui qui l'a reçue.

La réception n'est donc pas seulement l'endroit où l'œuvre est interprétée. Elle peut revenir vers la source et modifier la compréhension que la source a de ce qu'elle-même a produit.

L'auteur n'est peut-être pas celui qui sait ce que son œuvre veut dire. Il est celui qui ouvre l'espace dans lequel elle peut commencer à signifier — y compris pour lui-même.

Élise — N'en sois pas trop certain.

La source et ses frontières

Mais ouverture ne signifie pas abandon.

Une source ne peut pas maîtriser toutes les significations de ce qu'elle crée. Elle peut néanmoins définir des frontières.

Ce qui peut évoluer. Ce qui peut être transformé. Ce qui peut être approprié par d'autres. Et ce qui, s'il était supprimé ou renversé, porterait atteinte à l'intégrité même de l'œuvre.

La frontière peut être ce qui permet l'ouverture sans la dissolution.

Il existe une violence particulière lorsque d'autres acquièrent le pouvoir de déplacer ces frontières tout en conservant le nom, la forme et le capital symbolique de ce qui avait été créé.

Plus étrange encore lorsque la source finit par être éjectée de ses propres frontières.

Peut-être la source n'est-elle pas propriétaire du sens. Mais elle peut rester gardienne d'une certaine intégrité.

Paul — Qui décide de ce qui appartient à cette intégrité ?

Élise — Bonne question.

Et ils ne répondent pas immédiatement.

Déconstruire sans amplifier

Nous voulons déconstruire un symbole clivant. Pour le faire, nous le montrons. Nous le rapprochons d'un autre symbole. Nous expliquons ensuite pourquoi ce rapprochement doit être dépassé.

Mais quelque chose s'est déjà produit avant notre explication.

L'image a associé. Le symbole a circulé. Ce que nous voulions déconstruire a peut-être simultanément été renforcé.

L'intention de l'auteur ne suffit donc pas à déterminer l'effet de ce qu'il produit.

Et quelqu'un qui reçoit l'objet peut parfois lui révéler un effet qu'il n'avait pas anticipé. La rencontre transforme alors les deux.

Paul — Peut-on déconstruire un signal clivant sans contribuer à l'amplifier ?

Élise — Je ne sais pas.

Paul — Moi non plus.

Et c'est peut-être l'un des premiers dialogues où aucun des deux n'a rien à ajouter.

Le cercle ouvert

Un cercle n'est pas nécessairement incomplet parce qu'il ne se ferme pas.

L'ensō peut rester ouvert. L'ouverture n'est pas un défaut dans la forme. Elle appartient à la forme.

L'ensō est un cercle tracé d'un seul geste dans la tradition calligraphique zen japonaise. Il peut être fermé ou rester ouvert. Dans ce fascicule, c'est cette forme ouverte qui apparaît sur les couvertures des deux livres d'Élise et Paul.

Dans certains cercles, une place reste également libre. Non pas parce que quelqu'un manque. Mais pour l'inconnu. Le mystère. Ce qui n'était pas prévu.

Une œuvre collaborative pourrait fonctionner ainsi.

Non pas : « Voici ce que je n'ai pas réussi à terminer. Aidez-moi à le compléter. »

Mais :

« Voilà ma trace. Qu'est-ce que vous voyez là-dedans ? »

Et cette question n'est véritablement ouverte que si celui qui la pose accepte une possibilité assez inconfortable : quelqu'un pourrait lui montrer quelque chose qu'il n'avait jamais vu.

Élise et Paul

Paul — Tu crois que nous avons compris quelque chose ?

Élise — Oui.

Paul — Quoi ?

Élise — Je ne sais pas encore.

Paul — Ça ne t'inquiète pas ?

Élise — Non. Toi ?

Paul — Un peu.

Élise — C'est peut-être pour ça qu'on est deux.

Paul — Deux ?

Élise — N'en sois pas trop certain.

Voilà notre trace.
Qu'est-ce que vous voyez là-dedans ?